

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire =
Rivista storica svizzera

Band: 45 (1995)

Heft: 4

Buchbesprechung: Histoire sociale de la médecine (XVIIIe-XXe siècles) [Olivier Faure]

Autor: Heller, Geneviève

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sur les Etats les plus évolués de la Péninsule. En réalité, ce jugement prend sa source dans une reconstitution unilatérale qui ne considère que la production interne, en négligeant entièrement l'étude de la circulation du livre et ses échanges avec les principaux centres européens. Plus que dans d'autres Etats italiens, la disproportion entre l'offre de nouveautés philosophiques, scientifiques et littéraires que les libraires étaient à même de procurer à leur clientèle et la modicité de l'offre interne (livres scolaires, religieux, almanachs) sévèrement contrôlée par les censeurs de l'Etat s'avère surprenante.

L'usage de sources diverses a aussi permis à Lodovica Braida de reconstituer l'activité professionnelle d'un groupe de familles d'origine française ayant quitté le Briançonnais pour aller créer, dès la fin du XVII^e siècle, des librairies dans de nombreuses villes italiennes, espagnoles et portugaises, où ils accaparèrent notamment, au cours du XVIII^e siècle, le commerce des livres séditieux ou philosophiques.

Enfin, Lodovica Braida termine cet ouvrage si dense en se penchant sur la condition de l'écrivain comme elle a été perçue par des lettrés piémontais de l'époque, tels que Carlo Denina, Robbio di S. Raffaele, Vittorio Alfieri et Giuseppe Vernazza.

Georges Bonnant, Genève

Olivier Faure: **Histoire sociale de la médecine (XVIII^e-XX^e siècles)**. Paris, Anthropos-Economica, 1994, 272 p. (Historiques).

Divisé en trois grandes périodes (le XVIII^e siècle, le XIX^e siècle jusqu'en 1880, et de la fin du XIX^e siècle à la veille de la Deuxième Guerre mondiale), l'ouvrage traite des différents aspects de la médecine. Il étudie «les relations changeantes et ambiguës que notre société entretient avec la maladie et les manières de lutter contre elle» (p. 5). Afin de mieux appréhender l'interdépendance des domaines, les mêmes thèmes sont traités, avec des accents variables selon la période considérée, en considérant les causes internes à la médecine et les facteurs externes à celle-ci:

- *maladies*: maladies ordinaires, graves épidémies ou maladies sociales (variole, choléra, tuberculose, syphilis); le sens qu'on leur prête (ainsi, pour une société dominée par la religion, la maladie est voulue par Dieu, on ne cherche donc pas d'autres explications); les moyens de traitement ou de prévention, la cohérence d'un système thérapeutique et les moments de rupture; les recours variés aux soins selon les catégories sociales;
- *découvertes* (vaccins, instruments, décalage entre diagnostic et traitement) et *théories scientifiques et philosophiques* (médecine humorale, vitalisme et médecine expectante, physiologie, hygiénisme, théories de l'infection et de la contagion);
- *médecins*: le réseau des professions de santé à la ville et à la campagne, l'affirmation de la corporation face aux métiers apparentés ou face aux charlatans, la rivalité médecins-chirurgiens, la hiérarchie selon les lieux et selon les titres, la formation théorique et pratique (la primauté des «textes sacrés» des médecins de l'Antiquité, l'observation du malade – la clinique –, l'expérimentation en laboratoire); développement de la vulgarisation médicale (publications, presse);
- *systèmes de soins* (assistance, intérêt de l'Etat pour la santé de la population, mutualités) et *hôpitaux*: lieux d'assistance réservés aux pauvres devenant peu à peu, malgré de sérieux freins, des lieux de soins accessibles à tous en même temps que des institutions servant à la formation des médecins, la mise à l'écart

de catégories considérées comme incurables (asiles et hospices) donnant naissance aux premières spécialités médicales (ainsi la psychiatrie, la dermatologie), le rôle des religieuses et des administrations hospitalières.

L'auteur prend soin de donner des exemples concrets et des explications suggestives. Ainsi, considérant les médecins au XVIII^e siècle, voire au-delà, il évoque les facteurs matériels, notamment les distances et les transports, qui gênent leur pratique: «En plus, ces cheminements interminables ne sont-ils que rarement couronnés par le succès technique et la rétribution financière. Le médecin arrive souvent bien tard pour soigner la maladie rétive d'un malade trop pauvre» (p. 103).

Si les soins sont devenus plus accessibles et plus efficaces, l'auteur montre que l'impulsion au développement de la médecine a été parfois plus sociale ou institutionnelle que scientifique.

Olivier Faure s'appuie sur ses propres travaux relatifs à la *médicalisation de la société* (sujet de sa thèse), notamment *Genèse de l'hôpital moderne* (1982) et *Les Français et leur médecine au XIX^e siècle* (1993), en même temps qu'il tire parti des recherches d'autres historiens. Il présente une approche synthétique de l'histoire sociale de la médecine, sans négliger l'histoire des sciences. L'ouvrage, concis et d'une lecture agréable, renvoie au fil du texte à des ouvrages plus développés, guidant le lecteur dans l'abondante bibliographie française de ces dernières années. Notons qu'un choix iconographique aurait sans doute contribué à la compréhension du sujet, du moins aurait-on pu souhaiter dans la bibliographie mention des ouvrages illustrés.

L'Histoire sociale de la médecine concerne d'abord la France ou plus particulièrement certaines de ses régions mieux étudiées, mais l'auteur mentionne, surtout pour ce qui concerne les sciences, l'apport d'autres pays (notamment l'accent dans les pays germaniques mis sur l'approche anatomo-pathologique, à savoir la recherche en laboratoire, et les nombreuses découvertes de la fin du XIX^e siècle à l'étranger qui relativisent le monopole de la réputation pasteurienne).

«Si ce livre doit beaucoup aux autres, il ne cache pas d'être une lecture personnelle [...] [invitant] à la réflexion pour les autres chercheurs et les lecteurs» (p. 6). A diverses reprises, l'auteur précise son approche et ses méthodes. Il se démarque, comme plusieurs de ses contemporains, des tendances traditionnelles de l'histoire de la médecine trop souvent cantonnées dans une approche hagiographique (isolant des personnages historiques), triomphaliste (mettant l'accent sur l'importance et l'accélération des découvertes), rationaliste (accordant autonomie et primauté à la science). «La maladie et la médecine ne relèvent pas seulement de la technique, mais aussi des croyances, des représentations, des angoisses et des règles du fonctionnement social tout entier» (p. 237).

Olivier Faure s'attache à montrer l'importance du contexte et l'imbrication des facteurs. Ainsi une vérité scientifique ou une observation rationnelle peuvent être étouffées par d'autres interprétations (la contagiosité de la tuberculose expliquée par Villemin ou celle du choléra observée par d'obscurs médecins de campagne). L'écho donné à une découverte est très divers – immédiat ou tardif, limité ou massif – selon les théories dominantes, selon l'attente et la demande du public, ou la publicité qui en est faite. «Le message ne sera entendu par le plus grand nombre que s'il est assez novateur pour être stimulant, assez pratique pour être appliqué, assez rassurant pour être suivi» (p. 80).

Une position forte peut engendrer des effets pervers; ainsi la médecine du XVIII^e, art libéral encombré de traditions, est moins ouverte à la nouveauté que la

chirurgie considérée longtemps comme un métier manuel; la contagiosité du choléra est d'abord refusée par les élites médicales et les autorités; les intérêts corporatifs ou économiques priment parfois sur la salubrité publique.

L'auteur met en garde contre les tentations d'anachronisme qui tendent à dévaloriser une pratique à nos yeux périmée mais qui était en harmonie avec une société cohérente.

Geneviève Heller, Lausanne

Michael Stöcker: «Augusterlebnis 1914» in Darmstadt. Legende und Wirklichkeit. Darmstadt, Eduard Roether Verlag, 1994. 191 S.

Mit neuen Methoden und Fragestellungen arbeitet die Geschichtswissenschaft seit einigen Jahren daran, das überkommene Bild vom Ersten Weltkrieg zu revidieren bzw. durch neue Züge zu bereichern. Sie hat die Felder der Diplomatengeschichte ('Kriegsschuldfrage'), aber auch die Wirtschaftsgeschichte oder die Militärgeschichte weitgehend geräumt oder zumindest durch die der Mentalitätsgeschichte und der Alltagsgeschichte ergänzt, d. h., sie interessiert sich jetzt für das Leben der Soldaten an der Front und das Leben in der 'Heimat'. Wegen der Fülle des verfügbaren Materials geschieht dies vornehmlich in regionalgeschichtlichen Studien.

Eine der solchermassen präziser gestellten Fragen ist: Mit welchen Gefühlen traten die europäischen Völker in den 'Grossen Krieg' ein? Stimmt die tradierte Vorstellung von der allgemeinen überschäumenden Begeisterung, die dann nur allzu bald der Ernüchterung durch die Schrecken des modernen Krieges weichen musste? Für Frankreich hat bereits 1976 Jean-Jacques Becker derartige Klischees beiseitegeräumt (zuletzt: «That's the death knell of our boys ...», in: P. Fridenson [Hg.], «The French Home Front 1914–1918», 1992, S. 17–36); Untersuchungen zu einzelnen Départements haben seine Ergebnisse bestätigt. In Deutschland ist der Glaube an die Hochstimmung der Massen zählebiger (so noch bei H. Fries, «Die grosse Katharsis. Der Erste Weltkrieg in der Sicht deutscher Dichter und Gelehrter», Bd. 1, 1994), aber auch hier hat ein genaueres Hinsehen begonnen.

Michael Stöcker untersucht in seiner Magisterarbeit an der Technischen Hochschule Darmstadt die Stimmung in den letzten Julitagen und in den ersten Kriegswochen anhand der Darmstädter Presse (S. 19–79) und durch Befragung von Zeitzeugen (S. 81–125), ferner mit Hilfe von Briefen, Gedichten und Fotos (S. 127–161). Faszinierend arbeitet er heraus, dass von einer einheitlichen Stimmung überhaupt nicht die Rede sein kann. Grosse Erregung, patriotische Kundgebungen und Angst vor der Zukunft verschlangen sich unaufhörlich ineinander. Die Soldaten, die in den Krieg zogen, wussten durchaus, was sie erwartete; die Frauen und Kinder daheim ebenfalls. Beide Teile bedrückten sofort gravierende wirtschaftliche Probleme (S. 53ff.). In Arbeiter- und Bauernfamilien fehlte der Ernährer; viele Kaufleute und Fabrikanten mussten Absatzeinbussen hinnehmen; rasch verbreitete sich Arbeitslosigkeit. St. spricht daher zu Recht von einem «Stimmungskonglomerat» (S. 95) und unterstreicht, «dass zumindest ein Begriff wie 'Kriegsbegeisterung' in seiner Pauschalität die Sicht auf die Vielfalt der Reaktionen verstellt» (S. 52). Wiederholt zitiert er einen Zeitzeugen: «Aber sie singen, ... um nicht zu heulen» (S. 96).

'Jubelnde Massen' findet St. auch auf den meisten Fotos nicht; am ehesten noch Kinder und Jugendliche. Wichtig ist der Gegensatz zwischen 'drinnen' und 'draussen', der bei den meisten Interviewten wiederkehrt: Die Erregung auf der